

DIMANCHE
21 AOUT 1831.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 20.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal rue St-Louis, n° 7, maison *Feuga*, place des Célestins.

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1^{er};

Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

AVIS.

Depuis le 15 Août le Bureau de la *Glaneuse* est établi dans la rue St-Louis, n. 7, maison *Feuga*, place des Célestins.

LA CIVILISATION.

La *civilisation*, c'est une épaisse couche de fard sur un cadavre, c'est la toilette d'un mourant, c'est le poli d'une lame usée.

Lorsque les siècles ont passé sur une nation, comme les vagues du Rhône sur un rocher de la rive, elle perd le saillant de ses formes premières; tout ce qu'elle a d'individuel, mœurs, religion, industrie, s'efface peu à peu.

Puis c'est pitié de voir ce corps sans énergie, s'épuiser en efforts ingénieux pour prolonger son existence déjà toute d'artifice.

Impuissans pour créer, stériles en génie, les beaux-arts enfantent laborieusement quelques chefs d'œuvre, avortons soigneusement composés ou minutieusement coloriés; riches de souvenirs, ils se parent des ruines et des monumens d'un autre âge, comme une vieille coquette des bijoux qu'elle reçut de son premier amant.

Arrivée à ce degré, la société est une terre fertile que les moissons ont épuisée.

Et l'homme, plus il vieillit, plus il s'écarte de la nature; il se fait une vie factice, il se crée des besoins et des devoirs.

Sorti grand et libre des mains de la Providence, sublime dans le cours de son développement moral, il arrive au dernier terme petit et enchaîné.

Ses passions, dont la Divinité elle-même avait soufflé dans son cœur les sublimes orages, dégradées, énerées comme lui, ne sont plus que des vices.

Son ame croupit dans son corps d'argile; toute pensée meurt étouffée par un froid égoïsme, par une basse cupidité.

L'abrutissement est tel, qu'une action désintéressée n'excitera, au lieu d'enthousiasme, que le rire d'une stupide et insultante pitié.

De l'homme à l'homme, c'est une guerre à mort.

Entre états, c'est au plus fort; entre individus, c'est au plus fin.

L'industrie n'est rien, l'adresse tout; le commerce n'est plus qu'un vol adroit, légitimé par l'usage.

La bonne foi, l'honneur gémissent enveloppés comme dans un piège, dans un réseau de lois; et ces lois même ne sont qu'un long tissu de puériles subtilités.

Et le résultat de cet état de choses, c'est l'opulence et la misère, la misère et le crime.

Voulez-vous un douloureux spectacle? contemplez un moment les cités les plus florissantes, celles qui élèvent un front couronné des plus riches offrandes de l'industrie et des beaux-arts.

Que les fraîches peintures de ses habitations, l'élégante parure d'une partie de ses habitans, l'imposante architecture de ses monumens publics, ne vous fascinent point l'imagination; sous de si magiques apparences peuvent se cacher la misère, la corruption et le crime, comme sous les vases de porphyre qui décorent un somptueux parterre, les insectes les plus dégoûtans et les plus dangereux.

C'est là que l'humanité étale ses infirmités, l'artisan laborieux grelotte dans une mesure, et l'oisif inutile sommeille dans un palais. Là, on distingue deux espèces de fainéans: l'un vit des sueurs d'autrui, l'autre mendie; l'un se vautre dans l'or, l'autre dans la boue. Mais passons.

Jetez les yeux sur ces prisons où gémissent entassés des meurtriers, des femmes perdues, des prisonniers pour dettes et quelquefois des innocens.



Sur ces hospices, lieu d'oubli, où une mère coupable court jeter son enfant, comme pour se débarrasser à la fois, et de sa faute et des soins maternels, institution qui facilite un crime pour en éviter un plus grand.

Sur ces lieux ouverts à la plus abjecte prostitution, bazards infâmes, où l'on tariffe avec impudence les plus sales fantaisies, les plus horribles complaisances.

Et parce que toutes ces plaies hideuses sont couvertes par de brillants lambeaux, parce que toutes ces bassesses se glissent sous des formes polies, voilà ce que nous avons décoré du nom pompeux de *civilisation*.

Ah! nous avons bien raison d'en être orgueilleux! La *civilisation*! c'est l'égoût où les siècles ont déposé, en fuyant, tout ce qu'ils ont enfanté d'impur, où crouissent et se raffinent l'égoïsme et la corruption.

Ah! si c'est là le dernier période des progrès humains, si la société n'a marché pendant des milliers d'années que pour en arriver à cet effrayant résultat, nous pouvons répéter avec Voltaire :

O Jupiter, tu fis, en nous créant,
Une froide plaisanterie!

C. B.

UN MOT SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

EN AMÉRIQUE.

Dans cette seconde patrie de *Lafayette*, de ce vétéran de la liberté, qui, après les journées de Juillet, n'avait qu'un mot à dire pour être proclamé *Roi de France* ou *Président de la République Française*, en Amérique, les journaux ne sont soumis ni au timbre, ni au cautionnement, ils sont même affranchis des droits de poste; le Gouvernement les fait parvenir à ses frais dans toutes les parties des Etats-Unis. En France, ce serait peut-être se montrer trop exigeant que de vouloir être libres comme on l'est en Amérique. Nous ne sommes sans doute pas encore mûrs pour cette liberté. Et cependant nous vivons sous le meilleur des gouvernements possibles; on nous le répète chaque jour, la charte est une vérité, le trône est entouré d'institutions républicaines, nous sommes libres! Ne nous permet-on pas de chanter la *Marseillaise* et de crier *vive la liberté*: que nous faut-il de plus?

Oui, dussions nous entendre une seconde fois gronder sur nos têtes les foudres du Ministère public, nous dirons hautement que, tant que la presse ne sera pas libre et libre comme la pensée, la Révolution de Juillet ne sera que la dérision la plus amère, une tragédie jouée par le peuple au bénéfice de ses tyrans.

LE FLOT.

Coule, coule encor, flot limpide,
Caresse en passant les roseaux
Qui se penchent au bord des eaux,
Ainsi qu'une guirlande humide.

Le mélancolique bruit

Que sans cesse tu murmures,
Semble un cliquetis d'armures
Qui se heurtent dans la nuit.
On dirait sur le rivage
Une belle fille en pleurs,
Qui, sous un ciel sans nuage,
Voit le vent briser ses fleurs;
On croit entendre une mère
Pleurer son jeune enfant mort,
Ou bien, après le tonnerre,
Un orage qui s'endort.

Coule, coule encor, flot limpide, etc...

Mes yeux suivent de ton cours
L'inconcevable vitesse;
Je la compare à mes jours
Comme toi fuyant sans cesse.
Quand vers ce gouffre béant
Tu t'avances et t'abîmes,
Je suis les pas des victimes
Qui vont peut-être au néant.
Mais toi, du moins, sur la rive,
Tu vois, tu baisses des fleurs;
Moi, pauvre ombre fugitive,
Je ne vois que des malheurs,
Car vers le malheur poussée
Mon ame erre nuit et jour,
C'est là que va ma pensée
Réveiller un sombre amour.

Coule, coule encor, flot limpide, etc...

Que ne puis-je, comme toi,
Quand une femme soupire
Et vient dans l'eau qui l'attire
Se baigner, pleine d'émoi;
Que ne puis-je, flot sans tache,
Effleurer ses genoux blancs,
Et sur son sein qu'elle cache
Croiser mes deux bras tremblants!
Alors mon ame enivrée,
Mais pure comme le jour,
S'élancerait, inspirée,
Dans l'extase de l'amour;
Alors mon ame peut-être,
A la source du bonheur
Goûterait le plaisir d'être...
Mais elle est tout au malheur.

Coule, coule encor, flot limpide, etc...

Elle a repoussé mes vœux
Celle qui, dans mon délire,
Mélait ses tendres aveux
Aux vains soupirs de ma lyre;
Et mon sein, chargé d'ennuis,
Ressemble à ces jours d'orage,
Que suivent dans le naufrage
De plus orageuses nuits.
Flot plaintif, dont l'harmonie
Ressemble au vœu d'un mourant,
Si tu voyais Eugénie
Vers toi passer en courant,
Ah! dis-lui que je l'adore,
Que, malgré sa cruauté,
J'irai l'adorer encore
Au sein de l'éternité!

Coule, coule encor, flot limpide,
Caresse en passant les roseaux
Qui se penchent au bord des eaux,
Ainsi qu'une guirlande humide.

L. A. BERTHAUD.

LA JEUNE FILLE, LOYASSE ET LA PRISON.

Il faisait doux à l'ombre de ces longs saules pleureurs dont la chevelure flotte sur les tombes de marbre, et vient en se balançant s'entrelacer aux dorures des grilles. Etre seule à sept heures du soir, après un beau jour, au milieu de cette ville muette de tombeaux de toutes conditions, de toutes classes ; fouler d'un pied mignon l'herbe qui croît sur les morts ; respirer le parfum de toutes ces roses, dernier souvenir d'une mère, d'une amante ou d'un fils ; relever une croix qui, en tombant, s'est arrêtée, s'est appuyée sur sa voisine et qui fait avec elle un faisceau, comme deux vieillards de 65 ans se tenant par le bras, se pressant, s'étayant l'un de l'autre sur le cours Napoléon, un jour de grand vent ou à la sortie d'un grand dîner : se voir isolée dans cette immense solitude, cela étonne, remue l'âme, dispose à la crainte, à la mélancolie une jeune fille qui n'a pas vingt ans et qui se voit fraîche, jolie, errant sur ces pierres brisées à demi recouvertes de mousse, dernier registre d'une génération éteinte.

Tombée à deux genoux, ses grands beaux yeux levés vers le ciel, ses joues roses sillonnées de pleurs, elle priait... Était-ce près de la modeste croix d'une amie, sur la tombe d'un amant frappé avant l'âge, au milieu de ses rêves d'amour et de bonheur ? je ne sais, mais elle priait... Un homme, un être recouvert d'une redingote bleue, usée, coiffé d'un chapeau à cornes, sortant d'une bicoque où il avait bu long-temps du vin qui n'était pas cher, la regardait d'un air sombre, d'un œil qui cherche une proie désignée à sa main cupide ; il crut la reconnaître et s'approcha.... Le bruit de son pas lourd ne fit point tressaillir la jeune fille dont l'âme élançée vers le ciel semblait avoir abandonné sur la mousse sa gracieuse enveloppe. : Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix dure... Elle n'entendit pas. Vos papiers ! reprit-il. Elle s'étonna... En est-il besoin pour prier le bon Dieu sur un tombeau ? dit-elle. Je n'en ai pas.—Levez-vous !... Elle se leva.—Suivez-moi !... Elle suivit ; mais le regard de cet homme était si affreux ; on voyait tellement sur son visage qu'il comptait le prix de sa victime, comme le vautour calcule combien de repas il fera d'une tourterelle, que la jeune fille s'effraya... Elle se prit à pleurer. Alors cet homme sembla s'émouvoir ; et comme un vieux capucin qui, du bout des lèvres, le soir, sans émotion, brut et lourd, récite son *ave* ; comme le prêtre qui, accompagnant un mourant à l'échafaud, murmure d'une voix monotone et cadencée la prière des agonisants, cet homme lui adressa quelques mots qu'il croyait consolans, et lui offrit son bras.... Son bras ! elle dont le pied léger était chaussé d'un bas bien blanc, dont les cheveux bouclés étaient retenus sous un joli bonnet à la Marie - Stuart, marcher avec sa jolie robe rose, accouplée à cet homme dont la guêtre était embouée, le chapeau déformé et la capote usée, c'était lier ensemble le printemps avec ses grâces et ses fleurs, tout ce qu'il a de léger, d'aérien ; c'était le lier à l'hiver brumeux avec ses brouillards et sa boue... Elle refusa. Il la mena dans un vaste édifice appelé la maison commune, l'hôtel de ville ; puis, par un escalier tournant, il la descendit

dans une cave humide et sombre, et la jeta sur un tas de paille en bribes, au milieu de filles affreuses, horribles, en lambeaux, arrachées, le soir, d'une borne qui leur servait d'oreiller, enlevées par un surveillant un peu brusque à ce que la débauche a de plus dégoûtant. Elle passa quinze heures en pleurs parmi ces êtres dégradés, honte de leur sexe, ordure qu'on n'oserait toucher du pied, harpies dont la voix rauque et avinée fait horreur, dont la main flétrit tout ce qu'elle approche..... Elle fraîche et pure !... Figurez-vous l'Amour demi-nu, avec ses épaules blanches, ses deux ailes brillantes, son sourire gracieux et sa main potelée ; là, au milieu de forçats au teint hâlé, aux expressions de dégoût, à la jambe enchaînée, à l'épaule marquée de feu.... Elle était ainsi le lendemain interrogée par un magistrat dont la voix était bienveillante, l'air aimable, elle répondit ingénument : Je suis une jeune Lyonnaise ; ma mère a passé une cruelle nuit à m'attendre ; elle a bien pleuré : moi, je priais Dieu sur un tombeau ; prier n'est pas un mal : par pitié, rendez-moi donc à ma mère. Et bientôt sa mère la pressa sur son cœur : c'étaient des larmes de bonheur, de plaisir, des questions à ne plus s'entendre. Pauvres femmes ! Voir ce tableau et ne pas pleurer, il faudrait avoir un cœur de rocher !

On lui a rendu sa liberté qu'on n'avait pas le droit de lui ravir ; mais l'horreur qu'elle a éprouvée, qui la compensera ? mais sa jolie figure qui s'est gravée dans la mémoire de ces malheureuses qui demain, en la voyant passer, diront : Je l'ai trouvée en prison ; qui l'en effacera ? Pauvre jeune fille ! oubliée, oubliée, s'il se peut, cette nuit d'horreur, cet air infect et ce contact de cadavres encore vivans !

K.

THÉÂTRES.

GRAND-THÉÂTRE.

Un mot aux régisseurs.

Allons, messieurs les régisseurs de notre scène, sachez-le donc dans l'intérêt de votre directeur :

Il nous faut du nouveau n'en fût-il plus au monde. Vos recettes de chaque jour vous en donnent la preuve. Vos abonnés sifflent et se plaignent fortement, vous les avez entendus avant-hier ; le public ne vient pas et vous lui faites perdre le goût du théâtre. Renoncez donc à votre ancien répertoire ; ne vous en servez plus que comme d'un auxiliaire à vos spectacles. Arrière donc les *Prétendus*, malgré la musique de Lemoine ; arrière *ma Tante Aurore*, la *Jambe de bois* et la *Maison isolée*. Arrière vos pièces musquées de la régence, vos tableaux de mœurs qui ne sont plus les nôtres, vos comédies du grand-trottoir qui ne reflètent plus que des ridicules éteints depuis long-temps. Laissez-nous pour les puissances du cabinet Destouches, Regnard, Lanoue et consors. Que ne soutenez-vous à votre répertoire les œuvres de notre époque : *Marino Faliero*, *Henri III*, *le Tasse*, *Louis XI*, *Olga*, *Luxe et Indigence*, *les Trois quartiers*, *les deux Philibert*, *les deux Cousins*, *les deux Gendres*, *le Roman*, *le Mari à bonnes fortunes*,

enfin tout Picard le Molière d'hier, et tout Mazères et Bonjour les Molière d'aujourd'hui ! Croyez-vous que ces ouvrages-là n'auraient pas plus d'influence sur la recette que toute votre friperie dramatique. Allons, messieurs les régisseurs, marchez donc avec votre siècle. Donnez-nous des faits domestiques, des passions en frac et des mœurs de notre temps. Faites succéder les chants gracieux et purs de Boyeldieu et d'Aubert aux chants délicieux de Grétry et de Dalayrac, connus de tout le monde chantant.

Et n'allez pas dire qu'il y a disette d'ouvrages nouveaux. Vous avez plus d'une source où vous pouvez puiser. Les boulevards n'ont-ils pas maintenant leurs drames ? ne luttent-ils pas avec l'Odéon et le squelette Français du Palais-Royal ? Montez-nous donc *le Moine*, *la Maréchale d'Ancre*, *Stockholm* et *Fontainebleau*, *le Possédé*, *le Rendez-vous*, *le Masque de fer*, *Marion Delorme* et d'autres encore. Faites-nous faire connaissance avec Zampa et Guillaume Tell. Vous avez une Taglioni et nous n'avons pas encore applaudi *le Dieu* et *la Bayadère*.

Essayez, messieurs les régisseurs, essayez : imitez en tous points vos confrères des Célestins ; variez votre répertoire, et faites jouer plus souvent vos premiers rôles, ils sont assez payés pour cela. Le public alors reprendra une route qu'il semble oublier, vos abonnés s'augmenteront ; ils seront contents de leurs soirées, et M. Singier sera satisfait de ses recettes.

Notre première scène paraît vouloir sortir de sa léthargie. L'affiche nous fait de grandes promesses. En voici une. Mardi prochain aura lieu au bénéfice d'un artiste justement aimé, de M. Lecerf, une représentation dont la composition est de nature à piquer la curiosité publique. Le *Comte d'Egmont* ou les *premiers jours de la révolution Belge au XVI^e siècle*, est une œuvre tragique dont notre ville devra les prémices à M. Singier, toujours disposé à favoriser le développement de la littérature en province. Les vers allégoriques fourmillent, dit-on, dans cet ouvrage dont les situations offriront plus d'un rapprochement avec notre révolution de juillet. *Robin des bois* viendra ensuite nous faire entendre la savante et nerveuse musique de Weber. Ces deux ouvrages d'un genre bien différents doivent attirer au théâtre, ce soir là, tout ce que notre cité renferme d'amis des lettres et de dilettanti. Puisse le public, l'auteur et le bénéficiaire sortir tous contents les uns des autres, et puisse la *Glaneuse* avoir à enregistrer dans ses roses colonnes ces trois mots : succès, plaisir et gain.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

C'est mardi prochain que doit avoir lieu aux Célestins la représentation au bénéfice de Barqui ; elle est composée de manière à piquer vivement la curiosité. Le *Voyage de la liberté* est une fiction heureuse ; les *Quatre Sergens victimes du despotisme de la restauration* ne

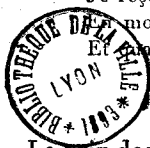
sauraient manquer d'intéresser un public qui a donné tant de preuves de patriotisme. Le *Marquis de Mayeux*, scène d'Holyrood, est un vaudeville historique ; c'est la peinture en petit de ces conspirateurs en faveur de la légitimité ; une intrigue heureuse, des couplets pleins de sel et de patriotisme doivent assurer la réussite de cet ouvrage. Le spectacle sera terminé par un opéra dont la musique est due à un compositeur de Lyon.

M. Kauffmann, l'auteur de la *Célestinade*, de *Gloire, Deuil et Liberté*, vient de faire imprimer l'*Anniversaire des trois Jours*, lu au banquet patriotique de la *Glaneuse*. Cette pièce, riche de poésie, pleine d'idées neuves, respire tout le patriotisme de la jeune France impatiente de voir son vieux drapeau s'entourer d'une gloire nouvelle.

L'*Anniversaire* se vend 25 centimes, au Bureau de la *Glaneuse*, et chez les principaux libraires de Lyon.

ÉNIGME.

Je suis tout, et je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne ;
Je reçois moins que je ne donne ;
Mon nom, on me fait la loi ;
Et quand je frappe, c'est sur moi.



AVIS.

Le prix des insertions est de 20 centimes par ligne, et de 15 centimes seulement pour les abonnés.

BULLETIN DES ANNONCES.

AVIS DIVERS.

—*Nouvelles Mécaniques économiques*, simplifiées, pour diviser, trancher et faire les cannettes simultanément ou séparément pour tous les tissages, comme soie, chanvre, laine ou coton. Les cannettes s'y font à autant de bouts que l'on veut et de toutes les dimensions, suivant le nombre de cannettes qu'on désire. Ces Mécaniques sont déjà très usitées dans les fabriques de Lyon, St-Chamond, St-Etienne, où l'on peut en prendre connaissance. S'adresser au S^r David, mécanicien, côte St-Sébastien, à Lyon. Il en est l'inventeur breveté, et il a reçu à ce sujet des brevets d'invention et de perfectionnement, et des récompenses de la chambre de commerce et de la société d'encouragement. Le S^r David établit ces Mécaniques à un prix très modéré.

—M. DARLES, professeur mentionné par l'Académie, a l'honneur d'annoncer aux jeunes gens qui se destinent au commerce, qu'il tient trois cours dans la journée : le premier, de Grammaire, pour quatre élèves seulement, à lieu le matin, de 6 à 8 heures ;

Le deuxième, d'Arithmétique, également pour quatre élèves, de 7 à 9 heures du soir ;

Le troisième, de Géographie et de Sphère, pour deux élèves, de midi à deux heures.

Les Cours auront lieu rue de la Poulallerie, n^o 21, au troisième étage.

NOTA. Il donne des leçons particulières chez lui et en ville.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Gérant.